

LA PREMIERE MESSE

Il se passe tous les ans, aux quatre-temps de Noël et de la Pentecôte, dans les églises cathédrales, une scène à laquelle les personnes pieuses ou simplement chrétiennes négligent trop d'assister ; scène grandiose, féconde en émotions, et de toutes les solennités catholiques la plus solennelle : c'est une ordination. Souvent on en a célébré en vers et en prose la touchante majesté ; ce que nous en dirions serait trop pâle auprès de tels tableaux pour que nous essayions même de la décrire.

Mais il faut dire ici un mot de la première messe, parce que c'est à cette heure bénie que se montre mieux dans son épanouissement l'âme privilégiée que Dieu a marquée et choisie pour lui.

La première messe termine enfin le temps de l'épreuve, elle ouvre la vie de combat et de sacrifice.

Le sacrifice ! il est commencé déjà depuis deux ans. Un matin, les cloches avaient sonné l'heure de l'ordination. A l'appel de ses supérieurs, le jeune lévite, enveloppé de l'aube immaculée, portant sur le bras des vêtements nouveaux pour lui et à la main un cierge, comme au jour de sa première communion, s'était rendu tremblant aux pieds de l'évêque, qui l'attendait à l'autel dans tout l'appareil de la suprême autorité et qui lui avait dit solennellement :

" Mon enfant bien-aimé, au moment d'être promu à l'ordre sacré du sous-diaconat, tu dois considérer mûrement le fardeau redoutable dont tu désires de ton plein gré être chargé aujourd'hui. Car tu es libre jusqu'à présent ; tu peux si tu le veux, prendre des engagements dans le monde ; mais si tu reçois cet ordre, tu ne pourras plus te dégager du lien qui t'attachera au Dieu à qui servir c'est régner. Tu devras garder, avec le secours de sa grâce, une chasteté perpétuelle et demeurer irrévocablement dévoué au service de l'Eglise. Réfléchis donc pendant qu'il en est temps encore, et, si tu persists dans ton dessein, au nom du Seigneur, approche."

A ces mots, le lévite avait fait un pas très ferme qui avait résonné sur le pavé du sanctuaire, — dans le cœur aussi de la mère agenouillée là bas, qui fondait en larmes et qui avait eu peine à étouffer un cri, comme si son enfant lui avait subitement été ravi. N'était-il pas aussi bien tombé comme un mort sur les dalles sacrées, étendu sous la main de l'évêque, qui, au chant plaintif des litanies, ravissait son fils au monde pour le donner tout entier à Dieu ?

Ce même jour, l'Eglise avait mis entre ses mains le bréviaire, sans lui imposer l'ordre de le dire, sans même une parole laissant à la raison le soin de lui démontrer que sa chasteté ne se garderait perpétuellement que protégée à chaque instant par la prière et par un commerce journalier avec les vierges, les saints prêtres, les martyrs et les apôtres.

Puisqu'il en est ainsi depuis deux ans, pourquoi tremble-t-il donc, le diacre qui demain doit monter à l'autel ? C'est que deux énormes responsabilités vont désormais peser sur sa vie, auxquelles il ne pourra plus échapper : celle du corps et du sang de Jésus-Christ et celle des âmes. Jusqu'ici il a vécu pour lui ; maintenant, prêtre, il doit vivre pour les autres. Malheur à lui si son sacerdoce ne dépose point dans le cœur de ses frères plus de foi, plus d'espérance et

plus d'amour ! Mais laissons plutôt un prêtre, comme le Seigneur en suscite trop rarement, nous dévoiler le mystère.

L'abbé Perreyve écrit à un ami :

" Je vais donc être prêtre ! A peine y puis-je croire, tant le poids de mes misères me semble écarter la grâce de Dieu. Il l'a voulu cependant, ô abîme de miséricorde ! Soutiens-moi, demande à Dieu de faire de moi ce prêtre humble, chaste et pieux, qui seul est selon son cœur, un prêtre dévoué à la vie et à la mort, décidé à donner pour l'amour de Jésus, quand il le faudra, jusqu'au dernier souffle de sa vie... Cher ami, si jamais je t'ai scandalisé ou fait quelque peine ou mal édifié en quoi que ce soit, je t'en demande bien sincèrement pardon. Ah ! vois-tu, pour des jours comme ceux-ci, on voudrait tant avoir été toujours

sont les âmes pour lesquelles nous devons vivre et souffrir ? Nous ne le savons pas encore, et cela est une peine ; car nous sommes arrivés à cette de la vie où il faut se donner à tout prix : se donner à Dieu, et cela est fait ; se donner aux hommes, et cela se fera bientôt. Il y a dans notre cœur une force accumulée d'amour qui a besoin de s'épancher sur ceux que Jésus-Christ nous donnera ; c'est l'heure qui est venue de la paternité spirituelle, et je ressens toute l'ardeur de ses desirs... Il ne s'agit plus de nous, il s'agit de nos enfants, qui sont ceux de Jésus-Christ.

" Ne sens-tu pas comme moi le poids de l'attente ? N'est-ce pas que le cœur parle plus fort maintenant ? Oui, l'heure approche ; je sens que l'honneur du sacerdoce et la charge bien-aimée des âmes ne tardent plus ; j'entends retentir au plus intime de moi-même le cri de Rachel dans la sainte Ecriture : " Donne-moi des enfants, ou je mourrai."

" Oui, il y a une heure qui est celle de la paternité. On n'échappe pas à cette heure-là. Je sens, et tu sens comme moi, qu'il s'agit maintenant de vivre pour d'autres que pour nous, qu'il s'agit d'avoir des larmes, des inquiétudes, des veilles, des douleurs, des joies inconnues, qu'il faut partager sa vie...

" C'est pour une femme une douleur très vive de demeurer stérile. Il y a dans tout son cœur et dans tout son être une immense ardeur sans objet, une immense force inappliquée ; ses bras cherchent malgré elle l'enfant qu'ils devraient serrer ; son sein attend douloureusement la frêle vie qui devrait y puiser des forces ; sa bouche dit malgré elle : " Mon enfant, mon fils ! " C'est un instinct plus fort que la mort. Cet instinct-là est plus fort encore dans le cœur du prêtre. Nos enfants, cher ami, voilà la question ; les âmes inconnues, mais bien-aimées par avance, dont il faudra soigner les plaies, tarir les larmes, panser les blessures, diriger l'amour. Les âmes qu'il faudra aimer comme Jésus-Christ notre maître, jusqu'à mourir pour elles, voilà notre salut, notre seul remède et notre seule vie maintenant.

" Grand Dieu, que sommes nous pour toucher aux âmes ! Devant une œuvre trop délicate pour des anges, que sommes-nous, Seigneur ! Cependant il le faut, et Dieu le veut. Humilions-nous, mettons le front contre terre ; nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, nous ne valons rien, mais Jésus-Christ nous veut pour ses prêtres : allons donc, relevons-nous et marchons." (*)

C'est bien soulevé par ces sublimes ambitions (pourquoi ne durent-elles pas toujours !) que le diacre quitte pour la dernière fois le séminaire, au matin de la grande journée du sacerdoce. Il part, et il vient trouver l'évêque qui se le réservera il y a deux ans afin de le donner à l'Eglise, et qui maintenant lui demande pour cette même Eglise son âme, sa

volonté, son intelligence, son cœur, sa vie : " Apprécie, ce que tu feras désormais, cher fils, lui dit-il, et imite ce que tu opéreras ; en célébrant le mystère de la mort de Notre Seigneur, rappelle-toi que tu dois faire mourir en toi tous les vices et tous les desirs. Que tes paroles guérissent et consolent le peuple de Dieu ! que ta vie fasse les délices de l'Eglise de Jésus, et que tes exemples soient l'édification de ses enfants ! "

Et pour le bien persuader qu'il est prêtre non pour lui, mais pour les autres, le pontife ajoute en répandant l'huile de l'onction sur les mains du lévite et en lui confiant les vases de l'autel :

" Reçois le pouvoir d'offrir à Dieu le saint sacrifice "

(*) Abbé Perreyve, Lettres à un ami d'enfance, année 1861.



Oh ! cette minute où le fils communique la mère !

bon, toujours pur ! Le souvenir des fautes pèse tant alors ! On a besoin de se réfugier contre soi-même dans l'abîme de l'infinie miséricorde et de se rappeler le mot du Maître : " Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis."

Voilà le cri de l'homme à la veille de la première messe, celui de la faiblesse et des misères humaines. Écoutons maintenant le cri de l'apôtre, celui de l'espérance et de la charité :

" Jusqu'à présent nous avons attendu, nous nous sommes préparés. Le sous-diaconat a été une première grâce bien précieuse et le commencement de ce qui doit être un jour ; mais enfin notre cœur sacerdotal est encore à la recherche de son œuvre. Nous n'avons ni ministère ni apostolat. Où sont nos enfants ? où